

LE PAYS DE FRANCE



Organe des
ETATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

G. de Ceuninck
MINISTRE DE LA GUERRE BELGE

Edité par
Le Matin
2, 4, 6
boulevard Poissonnière
PARIS

Abonnement pour la France 15 Frs

Abonnement pour l'Etranger... 20

LA CHUTE DU ZEPPELIN A SAINT-CLÉMENT



Le zeppelin « L-44 », dont une photographie, dans notre numéro 159, montrait l'épave calcinée, s'est abattu, le 20 octobre, à Saint-Clément (Meurthe-et-Moselle). Il fut atteint à 5.500 mètres par un obus de notre 174^e section demi-fixe de défense contre aéronefs. Il était exactement 6 h. 40 du matin. L'immense vaisseau s'enflamma et commença aussitôt à tomber verticalement. Ces photographies ont saisi l'épave pendant sa chute vertigineuse ; elles ont été prises de Ménil-Flin, qui se trouve à 2 kilomètres de là. A gauche, l'appareil en flammes était à environ 3.000 mètres ; dix à quinze secondes plus tard, sous l'action du feu, la membrure se brisait en deux. C'est alors qu'a été prise la photographie de droite. Ce drame n'a pas duré plus de vingt-cinq minutes.

LE PAYS DE FRANCE

LA SEMAINE MILITAIRE

Du 25 Octobre au 1^{er} Novembre



ES troupes françaises et anglaises en Belgique ont victorieusement poursuivi leur effort, auquel les Belges ont participé activement. Une accalmie relative, troublée seulement par quelques démonstrations impuissantes de l'ennemi, avait suivi les opérations franco-britanniques du 22. L'attaque a été reprise en commun le 26 :

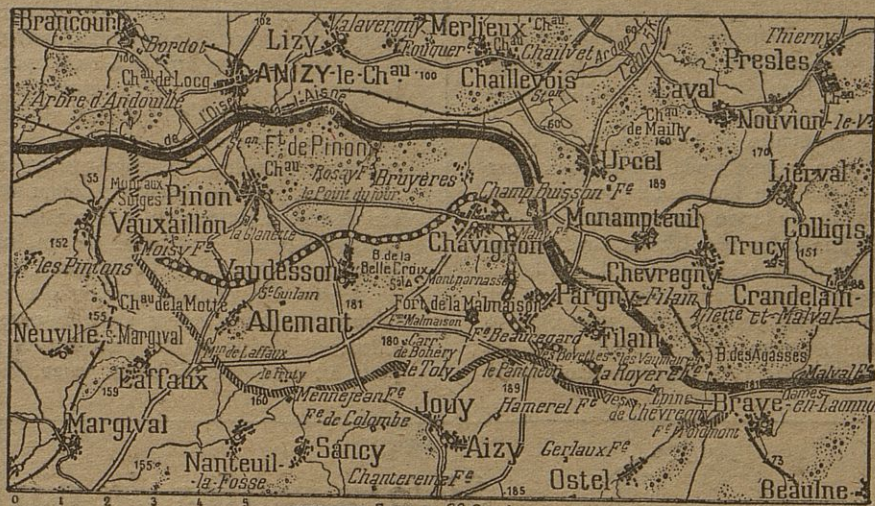
les Français opéraient entre Diégrachten et Draibank ; nos soldats durent franchir le Saint-Jansbeek et le Coverbeek grossis par les pluies, avec de l'eau jusqu'aux épaules : le terrain bouleversé, détrempé, inondé par places, était aussi mauvais que possible. Cependant du premier bond nos troupes occupent le village de Draibank, les bois de Papegoed, et enlèvent de nombreuses fermes et points d'appui. Ces succès vont en se développant les jours suivants. Le 28, l'armée belge qui occupe, à notre gauche, la région de Dixmude, se trouvant, du fait de notre avance, en retrait de la ligne générale, s'est mise en mouvement et a joint son action à l'offensive française ; cette coopération a donné les meilleurs résultats. Le 29, les Belges avaient notablement avancé le front de leur secteur ; les Français avaient enlevé le village de Luyghem et toute la presqu'île de Merckem était au pouvoir des alliés. Nos troupes étaient sur les lisières ouest de la forêt d'Houthulst.

A la droite du front français, les troupes britanniques ont, en même temps que les nôtres, attaqué le 26 au nord-est et à l'est d'Ypres : elles aussi ont réalisé de sérieux progrès, notamment au nord de la voie ferrée Ypres-Roulers, sur la route de Menin et à l'est de Polderhoek. Le 30 nos alliés prononcent une attaque à objectifs limités, entre la voie Ypres-Roulers et la route Poelcappelle-Westroosbeke ; en dépit du temps toujours mauvais ils atteignent, à leur droite, tous leurs buts sur la crête et les lisières de Passchendaele ; à leur gauche ils enlèvent de nombreuses organisations.

Sur le front français, nos succès se sont encore développés depuis le 25 octobre. L'objectif principal de l'attaque du 23 octobre était la prise du triangle allemand, Vaudesson, Chavignon, fort de la Malmaison, qui, dans la ligne des hauteurs de l'Aisne, figure une sorte de bastion permettant de prendre en enfilade la ligne des sommets jalonnés par le chemin des Dames et, dominant la vallée marécageuse de l'Ailette, d'avoir ainsi des vues jusqu'à la montagne de Laon par la trouée de l'Adon, et de prendre à revers, à notre gauche, les positions allemandes dont les lignes s'infléchissent vers le nord. A la date du 25 ce vaste objectif était complètement atteint. Nos troupes avaient rapidement enlevé tous les centres de résistance de l'ennemi, dont certains étaient formidablement armés. Le 25 elles complétaient leur œuvre en s'emparant, d'une part de Pinon et de sa forêt, d'autre part de Filain, des fermes Saint-Martin et Chapelle Sainte-Berthe. Le 26 au soir notre ligne partait du nord du mont des Singes, bordait le canal de l'Oise à l'Aisne jusqu'à la ferme des Batis, puis passait par Pargny-Filain et la Chapelle Sainte-Berthe : elle atteignait ainsi le rebord du plateau au nord de l'épine de Chevreigny. Depuis lors les opérations ont consisté principalement à consolider nos positions et à prendre les dispositions nécessaires pour la poursuite de nos avantages. Ces quelques journées de bataille ont coûté à l'Allemagne, outre un nombre considérable

de morts, plus de 11.000 prisonniers, plus de 120 canons de tous calibres, des centaines de mortiers et de mitrailleuses.

Signalons l'apparition du premier communiqué américain : il est du 27 octobre et annonce qu'un certain nombre de bataillons de nos nouveaux alliés sont entrés effectivement dans la lutte et occupent avec honneur des tranchées dans un secteur des plus intéressants de notre front.



NOTRE NOUVEAU FRONT DANS L' AISNE.

L'offensive austro-allemande contre les Italiens

Incapables de maîtriser à eux seuls l'offensive italienne, les Autrichiens ont appelé les Allemands à leur secours. Ceux-ci ont pu, grâce à la défection de l'armée russe, diriger vers le front italien de puissants effectifs.

Cette masse formidable d'ennemis s'est mise en mouvement le 24, sur le front Julien, après avoir préparé son assaut par un pilonnage de cinquante heures. Le principal assaut a été donné entre le mont Rombon et le San-Gabriele. Sous la pression de forces supérieures, les Italiens ont dû abandonner le plateau de Bainsizza et Gorizia et repasser l'Isonzo. L'ennemi a pénétré en territoire italien et s'est emparé d'Udine le 29. Depuis, la retraite italienne s'est arrêtée : il est vraisemblable que nos alliés vont se reformer sur le Tagliamento. Le concours des alliés ne leur fera pas défaut.

NOTRE COUVERTURE

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL DE CEUNINCK

MINISTRE DE LA GUERRE DE BELGIQUE

Après avoir exercé au front pendant trois ans les commandements les plus importants, le lieutenant-général de Ceuninck a été désigné, le 4 août 1917, par le roi Albert pour remplacer le baron de Broqueville au ministère de la guerre.

Né à Malines le 27 mai 1858, fils de soldat, il choisit tout jeune la carrière des armes : il conquiert rapidement ses grades dans l'artillerie et à l'état-major.

Au moment où la guerre éclate, il est colonel d'état-major ; le 6 septembre 1914 il est promu général-major et commande la 18^e brigade mixte. Il se distingue dans la retraite d'Anvers et à la bataille de l'Yser. Le 5 janvier 1915, il est élevé au commandement de la 6^e division d'armée.

Le 22 avril suivant, lorsque les Allemands lancèrent leur première attaque au moyen de gaz asphyxiants, la 6^e division belge se distingua par le secours qu'elle apporta aux troupes françaises ; elle contribua à la reprise de Steenstraete et de Lizerne.

Pour sa brillante conduite en ces heures tragiques, le général de Ceuninck reçut des mains du président de la République la cravate de commandeur de la Légion d'honneur et la Croix de guerre française. Le roi Albert, de son côté, en même temps qu'il élevait le commandant de la 6^e division au grade de lieutenant-général, le plus élevé de la hiérarchie militaire belge, le nommait commandeur de l'ordre de Léopold avec attribution de la Croix de guerre.

LE CONCOURS CINÉMATOGRAPHIQUE DU "PAYS DE FRANCE"

AVEZ-VOUS COMPRIS ?

Ainsi que nous l'avons annoncé dans notre dernier numéro, nous donnons ci-après la liste complète des prix affectés au grand concours cinématographique qui doit accompagner la publication du grand roman cinéma que le PAYS DE FRANCE va publier prochainement :

SUZY L'AMÉRICAINNE, PAR GEORGES LE FAURE

LISTE DES PRIX

| | | | | | | |
|------------------------------------|---|----------------------|---------------------------------|-----------------------|-----------------------|--------------------------------|
| 1 ^{er} prix | Un Bon de la Défense Nationale de 1.000 fr. | 15 ^e prix | Une jumelle Flammarion. | 182 ^e au | 681 ^e prix | Un vase à fleurs. |
| 2 ^e | Un Bon de la Défense Nationale de 500 fr. | 16 ^e | Un porte-mine or. | 682 ^e au | 781 ^e | Un pot à fleurs. |
| 3 ^e | Un Bon de la Défense Nationale de 250 fr. | 17 ^e au | Un montre Just. | 782 ^e au | 1.281 ^e | Une boîte dentifrice Dr Vève. |
| 4 ^e | Un service de table. | 27 ^e au | Une montre nickel ou acier. | 1.282 ^e au | 1.381 ^e | Un stylographe. |
| 5 ^e | Un fusil de chasse « Hammerless ». | 47 ^e au | Une montre bracelet Lip. | 1.382 ^e au | 2.131 ^e | Un colis ménage. |
| 6 ^e et 7 ^e | Un fusil de chasse | 57 ^e au | Une trousse rasoir Ferret. | 2.132 ^e au | 2.454 ^e | Un fume-cigarettes. |
| 8 ^e et 9 ^e | Une montre en or (dame). | 77 ^e au | Une boîte de thé. | 2.455 ^e au | 2.684 ^e | Une boîte poudre de riz. |
| 10 ^e | Une broche émeraude. | 87 ^e au | Une montre Baril. | 2.685 ^e au | 2.750 ^e | Un fume-cigares et cigarettes. |
| 11 ^e et 12 ^e | Un collier perles fines (imitation). | 112 ^e au | Un volume Documents d'histoire. | 2.751 ^e au | 2.850 ^e | Un porte-mine. |
| 13 ^e et 14 ^e | Un service de table (couverts). | 142 ^e au | Une boîte parfumerie. | 2.851 ^e au | 3.000 ^e | Un rasoir mécanique. |

Nous indiquons à la page 15 la photographie à laquelle le Jury du PAYS DE FRANCE a décerné la prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 159.

Le Vin du Soldat

« L'eau est la boisson habituelle du soldat », c'est en ces termes, dénués de tous espoirs bachiques, que s'exprime le règlement sur le service intérieur des armées.

Et, cependant, le soldat français buvait parfois du vin ; il n'était pas rare de le voir à l'occasion de certaines fêtes, le 14 juillet ou le jour de l'An par exemple, recevoir une distribution d'un ou même de deux quarts de vin. Mais ce n'était là qu'une faveur accordée à certaines unités par leurs chefs, qui trouvaient moyen, sur les bonis ou les primes de « l'ordinaire », d'acheter quelques fûts aux commerçants des villes de garnison : attention à laquelle le soldat se montra sensible de tout temps. Ne sont-elles pas populaires les vieilles estampes qui nous montrent La Ramée ou Fanfan la Tulipe dégustant le jus de la treille en galante compagnie ?

Le combattant reçoit également une ration réglementaire d'alcool quotidien, qu'il dénomme « la gniolle » et qui n'est autre que du tafia de première qualité, réquisitionné sur la production des plantations des Antilles et de la Réunion. Cette ration, bien que fixée en principe à 0.0624 de litre par homme, varie suivant les saisons et les situations : plus faible à la belle saison et au repos, elle est augmentée l'hiver, les jours de fatigues pénibles ou d'attaque. La chaleur du tafia est d'un merveilleux réconfort à ces moments-là ; ses lettres de noblesse ne datent point d'aujourd'hui, c'est les soldats de Crimée en buvaient déjà pour lutter contre les neiges de Russie et le choléra, plus redoutable encore.

Les distributions de vin n'étant point réglementaires en temps de paix, il est aisé de comprendre qu'à plus forte raison elles n'avaient point été prévues pour le temps de guerre. On reconnut vite que c'était une lacune : la prolongation exceptionnelle des hostilités, les conditions pénibles de la vie des tranchées créèrent pour l'Intendance le devoir d'améliorer l'ordinaire des troupes. Quelle amélioration pouvait leur être plus agréable que l'octroi d'une ration réglementaire de vin ?

En octobre 1914, tout soldat en campagne reçut quotidiennement un quart de vin, ravitaillement énorme, eu égard à nos effectifs considérables, mais dont la réalisation fut, au demeurant, relativement facile, car en 1914 la récolte avait été fort abondante et, par suite, les prix assez bas. D'autre part, les producteurs firent à l'armée des dons généreux. Cette ration fut promptement reconnue insuffisante ; aussi, au quart de litre distribué à titre gratuit, vint s'ajouter un autre quart de litre, fourni également par l'Intendance, mais celui-ci remboursable par les « ordinaires » ; cette deuxième partie de la ration est d'ailleurs devenue à son tour obligatoire et gratuite, à la suite d'un vote du Parlement qui, en janvier 1916, a décidé que le poilu aurait droit à son demi-litre quotidien.

Est-ce à dire qu'il s'en contente ? Non, car si, en été, les rayons ardents du soleil et la poussière dessèchent son gosier, en hiver, le gel, la boue, l'humidité ne peuvent efficacement être combattus que par l'absorption du sang vermeil de la vigne. Les capitaines se sont donc efforcés, par des achats directs aux commerçants de la zone des armées, d'augmenter la ration de leurs compagnies ; mais tout autant que leurs hommes ils ont été victimes des mercantis du front, qui leur ont vendu des liquides imbuables au prix de véritables bordeaux ; un cachet de cire et une étiquette fallacieuse, que fallait-il de plus, pour permettre à ces profiteurs de guerre de transformer en vins de crus l'« Argenteuil » aigrelet ou l'insipide vin d'Aramon, seulement bon pour l'alambic ?

Pour lutter contre ces abus, des coopératives se créèrent, qui achetèrent directement les vins, soit aux gros commerçants de l'intérieur, soit aux producteurs. Ici encore, des inconvénients se révélèrent. L'augmentation des ressources pécuniaires du poilu, grâce à l'élévation de la solde, à la création de la prime des combattants, à l'accession d'un grand nombre d'entre eux au bénéfice de la haute paye, amena une augmentation considérable des achats des coopératives et par contre-coup celle des prix. On a remédié à cette crise par le groupement des coopératives en coopératives centrales d'armées, seules chargées d'opérer les achats de vins aussi bien que d'autres produits ; elles les répartissent ensuite entre les diverses coopératives des unités comme le ferait une grande maison de commerce à succursales multiples, entre ses diverses succursales. Les directeurs de ces coopératives se réunissent périodiquement au ministère du ravitaillement pour y échanger leurs vues, se renseigner sur l'état général du marché vinicole et se concerter sur les achats.

Revenons à la ration réglementaire du demi-litre, fournie par l'Intendance. Ce demi-litre, l'Intendance va l'augmenter. Le poilu recevra, à partir du mois de janvier 1918, trois quarts de litre de pinard dont un demi-litre à titre gratuit et un quart à titre remboursable par les ordinaires. Dans ces conditions, les achats de vins par les coopératives n'auront lieu de s'exercer que dans des proportions restreintes. Celles-ci vendront de préférence des vins fins achetés directement par l'Intendance, à des prix si avantageux qu'ils déferont toute concurrence.

C'est ainsi que les coopératives peuvent céder à partir de 1 fr. 95 d'authentiques bordeaux de grands crus avec mise en bouteilles du château ; à partir de 2 fr. 85, d'excellents saumur mousseux, et qu'elles renouvellent constamment les stocks, vite épuisés, des vins de Champagne dont le prix oscille entre 4 et 8 francs.

Pour fournir quotidiennement aux armées de pareilles quantités de vin, la tâche est formidable. Comment l'Intendance arrive-t-elle à la remplir ?

Par l'organisation et la mise en œuvre de toute une série de rouages créés de toutes pièces et qui sont mis en branle par l'Inspection Générale du Ravi-

taillement, dirigée par l'intendant Pierrot, et plus spécialement par la 3^e section de cette Inspection, celle des vins, à la tête de laquelle est le sous-intendant Communal, assisté du capitaine Lalou, adjoint à l'Intendance.

L'opération qui est à la base de tout le système est la réquisition qui, cette année, porte sur le tiers de la récolte.

A partir de cet instant commencent les difficultés pour l'Intendance. Il s'agit en effet de prendre livraison des vins chez le producteur, de les transporter dans les entrepôts régionaux afin de les soumettre à des traitements appropriés, d'y former des trains quotidiens de wagons-réservoirs et de les acheminer vers les stations-magasins situées à l'arrière du front.

En ce qui concerne le logement des vins réquisitionnés une combinaison ingénieuse a permis à l'Intendance d'éviter la construction ou la location de caves, qui eussent été fort dispendieuses ; les quantités réquisitionnées sont laissées chez le producteur, où elles ne sont prises qu'au fur et à mesure des besoins de l'armée ; en échange, celui-ci reçoit une prime de vingt centimes par hectolitre et par mois, qui court à dater du 1^{er} octobre. De ces caves, le vin est amené aux grands entrepôts régionaux, dont les plus importants sont Béziers, Cette, Carcassonne, Lunel, Bordeaux. Ce n'est pas petite affaire que l'organisation de ces charrois, car, bien que les entrepôts ne soient généralement alimentés qu'en vins des régions circonvoisines, on se heurte constamment aux difficultés résultant du manque de chevaux, de l'impossibilité de réparer les charrettes, du mauvais entretien des routes, de la rareté de la main-d'œuvre.

Voici les vins arrivés à l'entrepôt ; on va les y examiner et les traiter aussi bien que le ferait le plus scrupuleux des commerçants. De savants et réputés œnologues, gloires de la science vinicole, tels que MM. Gayon, Ros, Rousseau, Semichon, Vincens, les dégustent, les analysent, et les font peser ; opération très importante, car la pesée établit le degré d'alcool, qui sert de base au prix payé au viticulteur. Bien et dûment reconnu sain, le précieux jus est alors filtré, collé et coupé avec d'autres vins, s'il y a lieu. Il convient en effet d'établir pour l'armée un type à peu près uniforme de vin, suffisamment chargé en alcool pour supporter le transport sans subir d'altérations, et sans, pourtant, excéder un certain nombre de degrés. Or, certains produits des vignes du Mâconnais, du Beaujolais ou des Charentes ont une teneur alcoolique trop faible, tandis que certains vins de Roussillon, d'Algérie et de Tunisie sont par contre trop alcooliques. Le pinard du poilu est d'un type uniforme, pesant 9 degrés et dont, jusqu'ici, le prix de cession

par l'Intendance atteignait 70 centimes le litre (que de civils envieront l'Intendance !) Bien entendu, le pinard du poilu, c'est le vin rouge, rouge comme le sang vermeil qui coule dans ses veines. Le vin blanc de basse qualité sert pour les coupages ; supérieur, il est réservé au service de santé pour ses blessés, ses malades, ses convalescents.

Définitivement traités, les vins sont soutirés et transvasés dans des wagons-réservoirs que l'on va grouper en trains à marche rapide, dirigés sur les stations-magasins de la zone des armées ; chacune d'entre elles (il en existe deux ou trois par armée) reçoit tous les deux jours un de ces trains, d'une capacité moyenne de 4.000 hectolitres. Or, ces 4.000 hectolitres, il faut que le personnel affecté à la section vinicole des stations-magasins les mette immédiatement en fûts, acheminés à leur tour

par de nouveaux trains vers les gares régulatrices, d'où les camions automobiles les porteront directement aux cantonnements... C'est dire combien considérable doit être la vaisselle vinicole des stations-magasins.

Ici se pose le problème le plus inquiétant du ravitaillement du poilu en vin ; car, si le vin ne manque pas, en revanche les tonneaux manquent au vin. Depuis le début des hostilités, la tonnellerie ne fabrique plus, et par contre les besoins qu'elle doit satisfaire ont sans cesse grandi : tonneaux pour les alcools destinés aux poudreries, tonneaux pour le transport des poudres aux ateliers de chargement, tonneaux pour le transport de la « gniolle » militaire, tonneaux pour le vin des civils aussi bien que pour le vin des soldats, c'est par quantités formidables que roulent les tonneaux. Si tous revenaient à leur point de départ ! Beaucoup, hélas ! une fois vides, s'égarèrent sur la route du retour ; beaucoup d'autres reviennent, glorieux blessés de guerre, aux douves cassées, brisques coûteuses ; sans doute les stations-magasins ont leurs ateliers de réparation ; mais on ne peut perpétuellement refaire du neuf avec du vieux. Des remèdes ont été cherchés : la durée du voyage aller et retour des futailles entre les stations-magasins et le front a été ramenée à dix jours ; les poudreries ont fait remise, au service des vins, des fûts dans lesquels elles reçoivent l'alcool étranger : faute de bois de chêne, on a eu recours au bois du châtaignier dont l'usure sera plus rapide. Malgré tous ces palliatifs, l'Intendance pousse un cri d'alarme : « Si vous voulez du vin, ménégez les tonneaux », clame-t-elle désespérément. Souhaitons que ses avertissements soient écoutés.

Il est vrai que le jus de nos raisins s'en va parfois si loin, que le fût qui le contient ne revoit plus jamais la terre natale. L'Intendance expédie son pinard aux poilus qui au Congo, au Soudan, à Madagascar, en Indo-Chine défendent aussi le drapeau. Et sur les rives de la Cerna, dans les défilés des Balkans, en haut des crêtes montagneuses de Monastir, n'apercevez-vous pas souvent de longs convois de mules agiles chargées de petits barils ? C'est le vin de France qui, enclos dans de multiples tonnelets, apporte à nos fils de l'armée d'Orient, avec la sève généreuse du sol de la mère patrie, un peu de l'âme des ancêtres qui y dorment.

GASTON PHÉLIP.



Si vous voulez du vin MÉNAGEZ LES TONNEAUX

*Le vin ne manque pas, mais la futaille est rare.
Traitez-la bien, toujours, en route, dans les gares !..
Si vous voulez du vin, ménagez les tonneaux.
Le conseil est signé :*

Colonel RAGUENEAU.

UN AVIS DE L'INTENDANCE AUX TROUPES

UN OBSERVATOIRE ALLEMAND A VELDHOEK



Les plaines de Flandre se déroulent pendant des lieues sans présenter d'aspérité d'où l'on puisse surveiller le pays autour de soi. De part et d'autre du front on s'ingénie à installer des observatoires dominant plus ou moins les lignes ennemies. Celui-ci avait été établi par les Boches près de Veldhoek ; les Français ne leur ont pas laissé le temps de bétonner l'abri dont l'armature en fil de fer se voit au pied de l'arbre. La cahute qui se dissimulait à sa cime, sous les branches, a été descendue par un obus.

LA BATAILLE DES FLANDRES

LA PREMIÈRE PHASE (Juillet-Septembre 1917)

Par le C^t BOUVIER DE LAMOTTE
Breveté d'Etat-Major.

Le terrain des Flandres aura joué dans la guerre européenne actuelle un rôle capital.

Tout d'abord il est placé à l'extrémité nord du front occidental ; il devient donc l'appui nécessaire et obligatoire de la longue ligne de défense qui va de la mer du Nord à la Suisse sur 785 kilomètres ; puis il s'étend sur ce pays de Belgique tant convoité par l'ennemi et il est pour lui un précieux gage qu'il ne voudra jamais abandonner. Mais d'autres considérations, militaires et politiques, viennent encore donner à ce terrain une importance de premier ordre.

Les Flandres s'étendent sur toute cette partie basse de la Belgique qui avoisine la mer du Nord ; les rives de cette mer du Nord, de Nieuport à la frontière hollandaise, sur près de 55 kilomètres, regardent les falaises anglaises. Douvres est à trois heures d'Ostende, Londres est à neuf heures d'Ostende, Hull à douze heures de Zeebrugge ; dès lors on conçoit le rôle capital que peut jouer cette base maritime pour les armées allemandes, qui considèrent la possession des Flandres comme un besoin vital pour soutenir la lutte contre l'Angleterre.

D'autre part, cette partie basse, humide, couverte de canaux, hérissée d'obstacles naturels, facile à la défense, devient un terrain propice à la lutte. Le point d'appui est solide ; il reste le pivot de la défense. Il est incontestable que pour la bataille les Flandres ne présentent pas les conditions rêvées pour la manœuvre des différentes armées, mais, en revanche, c'est un terrain sur lequel la défensive affirme ses droits et sa puissance. De toutes ces explications il semble résulter que l'Allemand a eu, de tout temps, un intérêt primordial à occuper les Flandres, à s'y établir et à former en cet endroit une barrière et une place d'armes formidables. Ce qui vient à l'appui de cette opinion émise ici, ce sont les faits militaires qui, depuis le commencement de la grande guerre, se sont succédé sur cette terre des Flandres. Point de pays qui ait vu plus de combats acharnés, plus de luttes épiques, plus de batailles sanglantes.

En 1914 ce fut d'abord, pour les deux adversaires, la course vers le rivage de la mer du Nord ; chacun d'eux s'élevait vers le nord durant les mois de septembre et octobre 1914, tâchant de devancer l'autre et d'arriver premier vers cette partie libre qui devait donner à l'Allemand le passage sur Dunkerque et Calais et qui constituait, d'autre part, pour les alliés la barrière protectrice devant endiguer l'invasion. Aussi dès le début de la guerre la lutte se développa intense dans ce pays. On n'a pas oublié les batailles de l'Yser en 1914 (24, 25, 27 octobre), les combats devant Nieuport, les attaques sur Ypres et la Lys. Durant toute cette fin d'année 1914 les armées des alliés (armée belge, armée française du général d'Urbal, du général Foch, armée anglaise du maréchal French) auront à s'opposer à la poussée des armées allemandes du prince de Wurtemberg et du kronprinz de Bavière. On a estimé à plus de six cent mille hommes les effectifs de ces deux armées allemandes. Cette ruée formidable sur un front de 60 à 70 kilomètres d'étendue prouve bien l'importance capitale qu'attachaient nos ennemis à la possession des Flandres. (Armée du prince de Wurtemberg : 7 corps d'armée actifs, 3 de réserve, 2 divisions d'essatz. Armée du kronprinz de Bavière : 5 corps d'armée actifs, 1 de réserve, 3 divisions d'essatz).

Les pertes furent terribles : on ne saura jamais le nombre des cadavres allemands qui couvrirent le terrain des Flandres. Pour le seul mois d'octobre, les listes officielles allemandes des régiments prussiens, saxons, wurtembergeois et bavares accusaient 43.527 hommes tués, dont 7.430 devant Nieuport, 12.523 devant Dixmude et 23.574 devant Ypres ; or il est bien évident que les pertes annoncées par nos ennemis dans des documents officiels sont au-dessous de la vérité ; on peut, par suite, se donner une idée approximative des hécatombes humaines qui eurent lieu dans ce pays en songeant qu'en novembre et décembre 1914 la lutte continua aussi âprement qu'en octobre, et que depuis 1914 il ne s'est pas passé de mois sans que des attaques allemandes, comme des attaques anglaises, belges ou françaises, ne se soient déclanchées sur ce malheureux pays des Flandres.

LES ATTAQUES ANGLAISES DE 1917

L'armée britannique occupait, en 1917, la ligne de défense des Flandres ; elle faisait suite à l'armée belge, qui avait conservé son secteur d'origine, de Nieuport à Dixmude. C'est au nord et à l'est d'Ypres que la bataille va se livrer. Une armée française, sous les ordres du général Anthoine, viendra s'intercaler

entre l'armée belge et l'armée anglaise, au sud de Dixmude, et servira de protection au flanc gauche des armées britanniques dans leurs attaques de juillet et de septembre 1917. Mais il est nécessaire de donner un coup d'œil sur ce terrain particulier où vont se livrer les batailles, terrain qui présente des conditions si différentes des conditions ordinaires, habituelles, des terrains normaux de combat.

Le pays est plat, sans relief aucun ; on donne, au sud-ouest d'Ypres, le nom de « Mont Kemmel » à une hauteur cotée 156 mètres : c'est celle qui domine tout le pays ; mais à l'est et au nord-est d'Ypres le plissement du terrain n'atteint pas plus de 60 mètres (cote 60 à l'est de Zillebeke, cote 57 au sud de Zonnebeke, cote 50 à l'est de Poelcappelle). Dans cette partie le sol est couvert de bois et de forêts. (On leur a donné les noms de : bois de Shrewsbury, bois du Sanctuaire, bois des Zouaves, bois de Glencorse, bois du Polygone). La vue est donc très bornée, les observatoires très peu nombreux et difficiles.

La marche des troupes se trouve abritée dans les vallées basses du Beutelbeek, du Haenebeek, du Stroombeek, petits cours d'eau qui circulent dans ces plaines où l'on rencontre de nombreux lacs et étangs ; les routes sont assez nombreuses et bonnes, mais elles ont été détruites et abîmées par les combats précédents en 1914, 1915, 1916. On ne retrouve plus que des traces de chemins, non utilisables ; les villages sont détruits ; autour d'Ypres ce n'est que ruines.

L'ennemi tient une ligne de défense, à l'est de la ville, à environ deux kilomètres : c'est dire que la ville est sous le feu constant de l'artillerie allemande qui continue un perpétuel bombardement.

En juillet 1917 les alliés occupaient le cours de l'Yperlee et le canal de l'Yser jusqu'à Lizerne au nord-ouest de Pilkem ; à cet endroit la ligne anglaise s'avancait vers l'est et dans un arc de cercle à corde étendue, passait par Saint-Jean, la cote 25, Potyde, Zillebeke, pour aboutir de nouveau au canal d'Ypres à la Lys, vers Hollebeke.

Devant la position anglaise s'étendait donc un terrain couvert, boisé, et le peu de relief qu'on trouvait dans ce pays, effroyablement plat, était possédé par les Allemands qui, sur le bourrelet de Hooze à Langemarck, dominaient le terrain des alliés.

Il était donc de première nécessité, pour la sécurité des troupes anglaises, de dégager ce terrain et d'éloigner l'ennemi pour lui reprendre les rares observatoires d'où il pouvait suivre les mouvements exécutés dans les lignes anglaises.

Mais si ces considérations militaient en faveur d'une offensive à l'est d'Ypres et avaient pour but un résultat partiel, local : « donner plus de sécurité au front, et plus d'air à la défense », un intérêt beaucoup plus important s'attachait à l'avance britannique vers l'est.

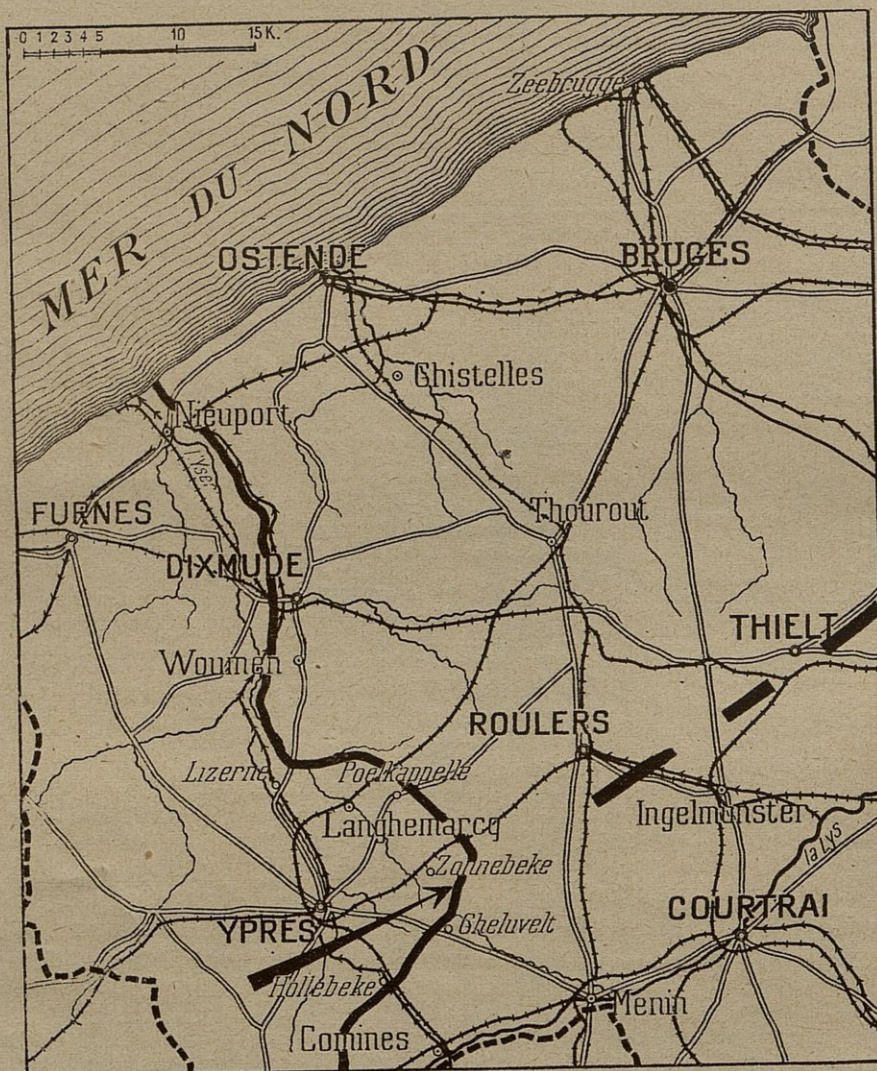
Quand on examine une carte des Flandres où se trouvent tracées les lignes des armées combattantes, on voit se dessiner une droite presque régulière de Nieuport à

Dixmude ; elle épouse les bords du cours d'eau l'Yser qui double en arrière le canal ; à partir de Dixmude une courbe remplace la ligne précédente et elle se développe à l'est d'Ypres, pour aboutir sur la Lys, vers Warneton. Il y avait donc là ce qu'on appelle un saillant : c'est le saillant d'Ypres. Ce saillant est très inquiétant pour l'ennemi ; il menace la route d'Ostende par Roulers à Menin. Il est incontestable que l'avance britannique, si elle pouvait arriver à Roulers, ferait tomber du coup toute la défense des Flandres septentrionales ; ce serait pour l'Allemand l'obligation d'évacuer la côte maritime, tout au moins Ostende. Là réside tout l'intérêt des batailles engagées : pour l'armée britannique et les armées alliées, pouvoir libérer ce pays des Flandres, reprendre possession du rivage et éloigner des côtes de l'Angleterre le péril des sous-marins abrités à Ostende et Zeebrugge ; pour l'armée allemande, conserver ce précieux gage de conquête, cette menace vers la côte anglaise, ce point d'appui nécessaire à la sécurité du front occidental.

L'avance de l'armée britannique vers Roulers, Thielt et la frontière hollandaise solutionnerait, au profit des alliés, cette question angoissante au plus haut degré.

LA BATAILLE DU 31 JUILLET

La bataille qui s'est livrée le 31 juillet à l'est d'Ypres comme celles qui lui succédèrent le 10 août, puis le 16 août, enfin l'offensive du 20-26 septembre, forment un ensemble de combats ayant le même but, les mêmes objectifs, poursuivant les mêmes résultats ; par suite on peut considérer ces différentes batailles



LA MENACE ANGLAISE SUR LE FRONT DES FLANDRES.

comme formant un tout général se rattachant à la grande offensive des armées alliées dans les Flandres.

Cette offensive était prévue depuis longtemps du côté des alliés ; elle était connue de l'ennemi. Avec les effectifs actuels, les moyens modernes pour entamer une bataille, les concentrations forcées, les préparations nécessaires, on ne peut dissimuler complètement ses intentions ; les indices sont trop nombreux et l'ennemi est forcément averti. C'est ainsi qu'il avait eu connaissance de l'arrivée sur le front de troupes françaises, et qu'il savait qu'une de nos armées s'intercalait entre l'armée belge et l'armée anglaise pour prendre part à la prochaine offensive. Les journaux allemands signalaient, depuis le 25 juillet, « la violence inouïe du bombardement sur le front des Flandres » et il était bien évident que l'on s'attendait à l'attaque. Elle se déclancha le 31 juillet dès l'aube. Sur un front d'environ 25 kilomètres, de Lizerne, sur l'Yperlée, à Warneton, sur la Lys, les armées alliées produisirent l'offensive. Au nord, de Lizerne à Boesinghe, l'armée française avait comme objectif direct la traversée du canal et la marche dans la direction de Langemarck. Au sud l'armée britannique se dirigeait vers Roulers et vers Menin, attaquant les secteurs est et sud-est devant Ypres.

L'assaut fut lancé à 3 h. 58 du matin, du côté français, 3 h. 50 du côté anglais, c'est dire que l'attaque simultanée sur tout le front devait laisser l'ennemi dans un doute sur les intentions mêmes de l'assaillant.

Le passage de l'Yser se fit sans trop de difficultés ; les régiments français enlevèrent dans la matinée Steenstraet ; ils marchèrent sur Bixschoote, prirent possession du cabaret Kortekar, et après avoir nettoyé de tout ennemi les petits bois qui bordent à l'est le canal s'avancèrent la droite à la voie ferrée de Bruges jusqu'à l'est de Pilkem : les buts, de ce côté, étaient atteints, savoir : franchir le canal, se donner de l'air à l'est et s'appuyer des deux ailes à la route de Dixmude et à celle de Langemarck.

La tâche anglaise était beaucoup plus difficile. Sur ce large arc de cercle de Pilkem à Warneton, le terrain était des plus compliqués : bouquets de bois, fortins, villages en ruines fortifiés, tranchées nombreuses et parties basses inondées.

Au nord-est, dans le secteur entre les deux voies ferrées d'Ypres à Bruges et à Roulers, dans la direction de Saint-Jean et Saint-Julien, la marche avait été favorisée par l'action des tanks qui prirent une part très active à la bataille, attaquant les redoutes ennemies et venant mitrailler les défenseurs des ouvrages bétonnés jusque sur les abris ; sur cette partie du terrain, l'armée anglaise eut affaire à une division de la garde prussienne (Maikäfer). Au sud, dans les secteurs de Zillebeke et de Hollebeke, ce furent les divisions bavaroises qui reçurent le choc des Australiens et des Écossais.

A la fin de la journée du 31 juillet, les objectifs que s'était fixés l'armée britannique étaient presque tous atteints ; la lutte avait été particulièrement chaude au bois du Sanctuaire et dans la partie du bois dit Glencorse, à l'est d'Hooge.

La pluie, qui se mit à tomber assez dru le lendemain, devait empêcher la continuation de l'attaque ; elle put cependant se poursuivre dans les journées des 1^{er} et 2 août où les armées alliées consolidèrent les positions acquises et empêchèrent les retours offensifs de l'ennemi, qui prononça de nombreuses contre-attaques.

Le premier bond en avant des armées alliées avait rapporté un gain appréciable de terrain (de 1.000 à 3.000 mètres en profondeur sur presque tout le front d'attaque) mais, chose particulièrement importante, les deux armées avaient capturé plus de 5.000 prisonniers valides dans leur première offensive.

Une période de quelque repos devait suivre cette première attaque ; elle s'impose dans les combats de ce genre et dans les attaques de position ; on attendait, d'autre part, une amélioration des conditions atmosphériques qui permit de reprendre vigoureusement l'attaque.

Le 10 août l'offensive repartit sur le front des alliés. Au nord, l'armée française élargissait ses positions autour de Bixschoote, à l'ouest de Langemarck. Elle prenait possession d'un certain nombre de grosses fermes qui, dans la plaine, formaient des nids dangereux hérissés de mitrailleuses. Au sud l'armée britannique s'attaquait à l'importante position du bois du Polygone et à l'endroit baptisé par elle « Inverness Copse ». Le bois de Glencorse était entièrement occupé par elle et, sur la route d'Ypres à Wervicq, au sud-est de Zillebeke, une avance importante était réalisée dans le bois de Shrewsbury.

Nouvelle accalmie les 11, 12, 13, 14 et 15 août, qui précède une nouvelle attaque déclanchée le 16 août à 4 h. 45 du matin par les deux armées alliées. Du côté des Français la progression s'accroît vers Langemarck ; la petite rivière Steenbeek est franchie dans la matinée du 16 ; nous protégeons ainsi efficacement la gauche anglaise qui peut, dans la soirée, prendre d'assaut le village de Langemarck et s'en emparer complètement, agrandissant ainsi dans ce secteur, d'une façon très sensible, les gains de la journée. 30 officiers et plus de 1.800 prisonniers complètent le butin des armées alliées.

LA BATAILLE DU 20 SEPTEMBRE

Une nouvelle offensive ne devait être reprise qu'un mois après les derniers événements militaires ; il avait paru nécessaire aux alliés d'accorder aux troupes ce repos et de préparer plus efficacement encore un nouvel effort.

Ce fut le 20 septembre, dès la première heure, que la bataille recommença sur tout le front. Du côté français il semble que la seule mission donnée à l'armée du général Anthoine fût de protéger complètement l'aile gauche de l'armée britannique, qui va opérer dans cette journée une conversion, en maintenant son pivot sur la route de Menin, vers Hollebeke, et en faisant avancer son aile marchante dans la direction du nord et du nord-est. L'armée française remplira du reste complètement son rôle et donnera, durant les journées de combat des 20 et 21 septembre, une sécurité absolue à l'armée voisine.

Du côté anglais l'élargissement des positions vers la route de Gheluvelt et vers celle de Zonnebeke devait aboutir à de sanglants combats pour enlever complètement la partie du terrain comprise dans ce secteur. Tandis que les régiments du nord et les Australiens prenaient d'assaut le bois d'Inverness et celui des Nonnes, les brigades écossaises et sud-africaines s'emparaient des fermes de Potsdam, Vampire et Borry ; enfin, les troupes territoriales de Lancashire enlevaient la ferme Herian et le point d'appui de Gallipoli. Les premiers objectifs assignés étaient par suite tous occupés ; l'armée britannique avait pris position sur ce bourrelet dominant légèrement la cuvette ; le bois du Polygone, principal centre de la

résistance ennemie, était tombé en sa possession.

Le nouveau front, au 20 septembre au soir, s'étendait donc de la ferme Rose, à 700 mètres à l'ouest de Poelcappelle, à la ferme Fokker sur la route de Roulers, au bois du Polygone (corne sud-est) à Tower-Hamlet, pour aboutir à Hollebeke sur la route de Menin. L'avance générale était encore d'environ 1.500 à 2.000 mètres et sur certains points de 3.000 mètres sur la ligne de départ et ce gain avait été réalisé sur presque toute l'étendue du front d'attaque, soit 24 kilomètres. Le nombre des prisonniers capturés s'élevait à plus de 4.000 hommes dont 227 officiers.

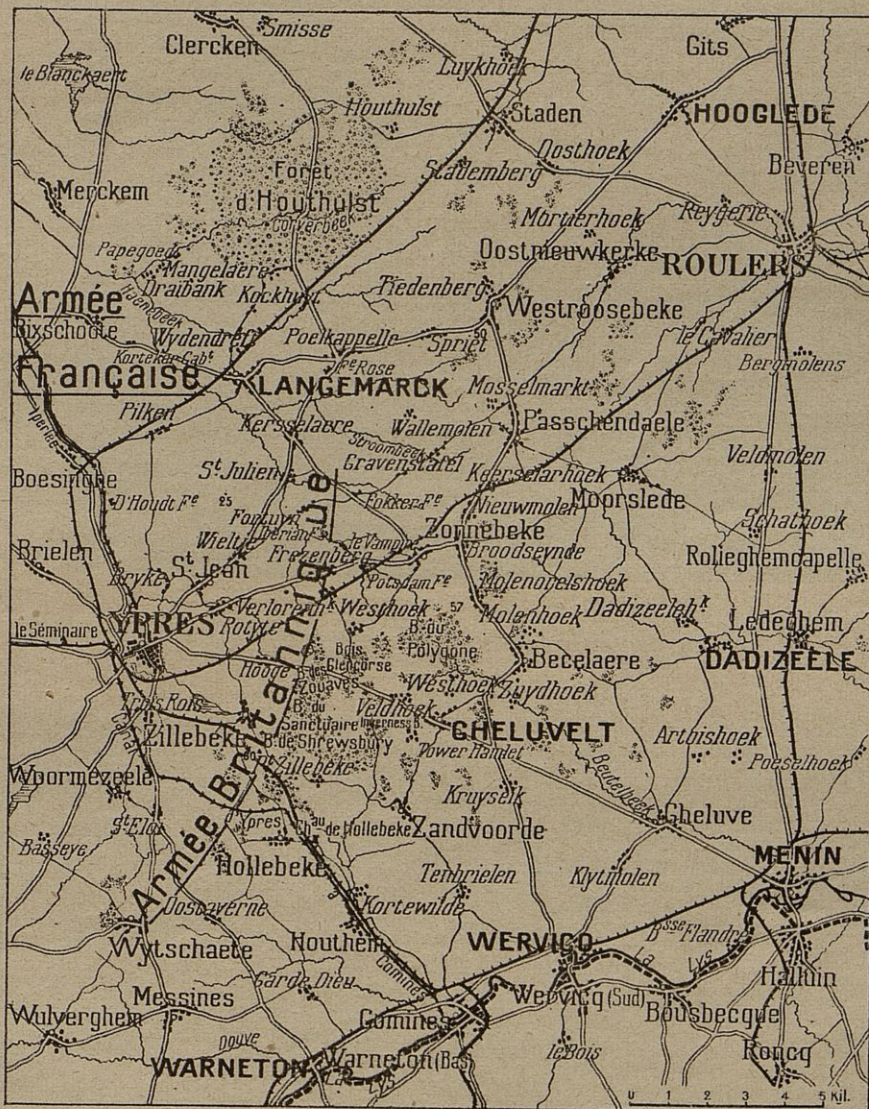
Quand on considère les efforts successifs des armées alliées sur le front des Flandres on ne peut s'empêcher d'admirer la constance de leurs attaques, la suite dans les opérations poursuivies, le résultat progressivement et sûrement atteint. Sans doute le terrain conquis n'est pas d'une grande étendue, comparé à celui qui reste à enlever, mais la marche sûre et lente est préférable à toute progression arrivant à la suite d'à-coups dont quelques-uns pourraient annihiler le gain obtenu. Dans la guerre actuelle et avec les procédés nouveaux, il faut une tactique nouvelle adaptée aux circonstances du moment et aux moyens employés par l'ennemi.

Ce qui est indéniable, à l'heure présente, pour les armées alliées, c'est la progression constante de leurs avances là où elles attaquent ; c'est l'occupation définitive des lieux conquis ; c'est l'usure de l'adversaire qui perd et du terrain et des combattants.

Contrairement aux principes admis jusqu'à présent, on voit le défenseur subir des pertes bien supérieures à celles de l'assaillant ; c'est dans la perfection des moyens d'attaque, dans le détail de la préparation de la bataille, dans l'ordre et les points assignés pour chaque combat, dans les objectifs bien définis, qu'il faut rechercher les causes permettant le succès, sans payer trop cher en matériel humain le résultat obtenu.

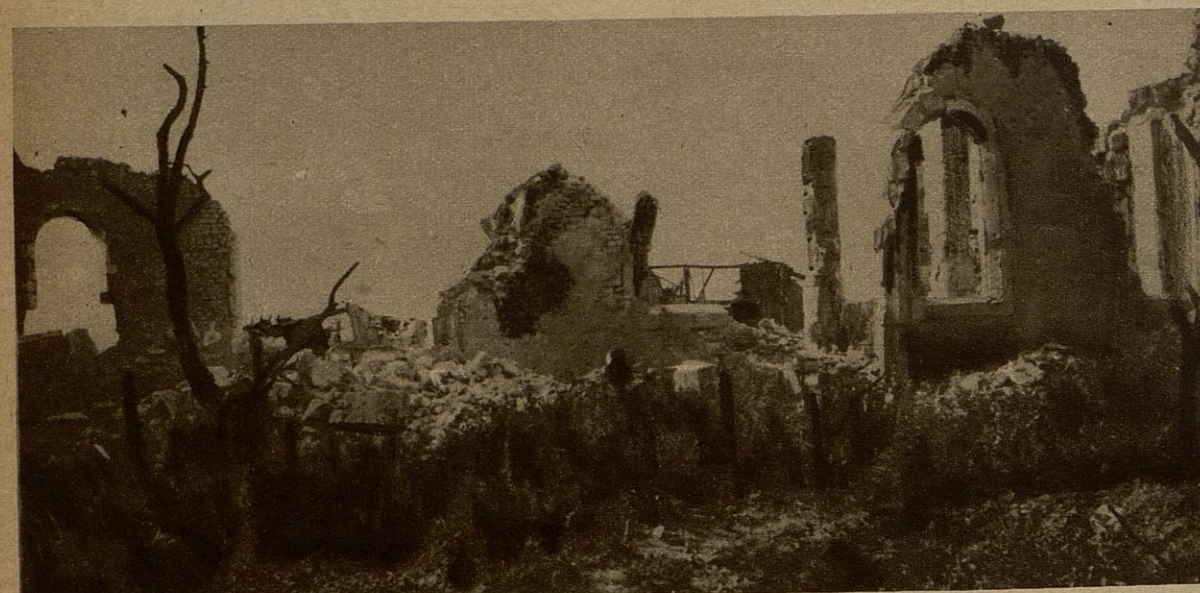
Il convient d'insister particulièrement sur les moyens matériels mis en œuvre par les armées alliées ; il est indéniable que dans cette bataille des Flandres l'armée britannique emploie un outillage formidable : canons de tous calibres, stock inépuisable de munitions, voies ferrées amenées jusqu'aux premières lignes. Mais au-dessus de tout cela, elle a la volonté de vaincre ; c'est le vrai secret de sa supériorité sur l'Allemand.

Le moral chez l'ennemi est forcément atteint devant cette réalité flagrante ; déjà l'on voit ses fameuses troupes d'assaut (*strosrupen*), dans lesquelles il avait mis toute sa confiance, ne plus donner les poussées furieuses du début ; du reste la composition même des éléments de bataille est un indice indiscutable que l'ennemi fait appel à ses suprêmes ressources. Parmi les prisonniers capturés dans les Flandres la moitié appartient aux toutes jeunes classes 16, 17, 18 ; une autre partie provient des récupérés, soit blessés, soit réformés, rentrés dans le rang ; le plus petit nombre, un dixième environ, compte parmi les anciens qui, par trois et quatre fois, ont été changés de régiments et qui, tous ramenés d'un front sur l'autre, sont obligés de compter comme période de détente les longs voyages sur voie ferrée, passés dans les trains militaires qui les transportent de la frontière russe à celle de France ou de Belgique.



LE TERRAIN DES ATTAQUES DE L'ARMÉE BRITANNIQUE.

LA VICTORIEUSE OFFENSIVE DE NOTRE 6^e ARMÉE AU NORD DE L' AISNE



En haut, nos hommes remettent en état les tranchées enlevées aux Allemands aux abords du fort de la Malmaison. — Au-dessous : les ruines de la vieille église de Chavignon.



Voici quelques-uns des cinq cents prisonniers qui, assiégés dans une carrière à Allemant, se rendirent à un adjudant seul, le 23 octobre, lorsque nos troupes enlevèrent ce village.



En haut, un groupe de nos soldats observant le bombardement de Chavignon. — Au-dessous, un poste de garde établi à l'entrée de ce qui fut quelque belle habitation à Vaudesson.

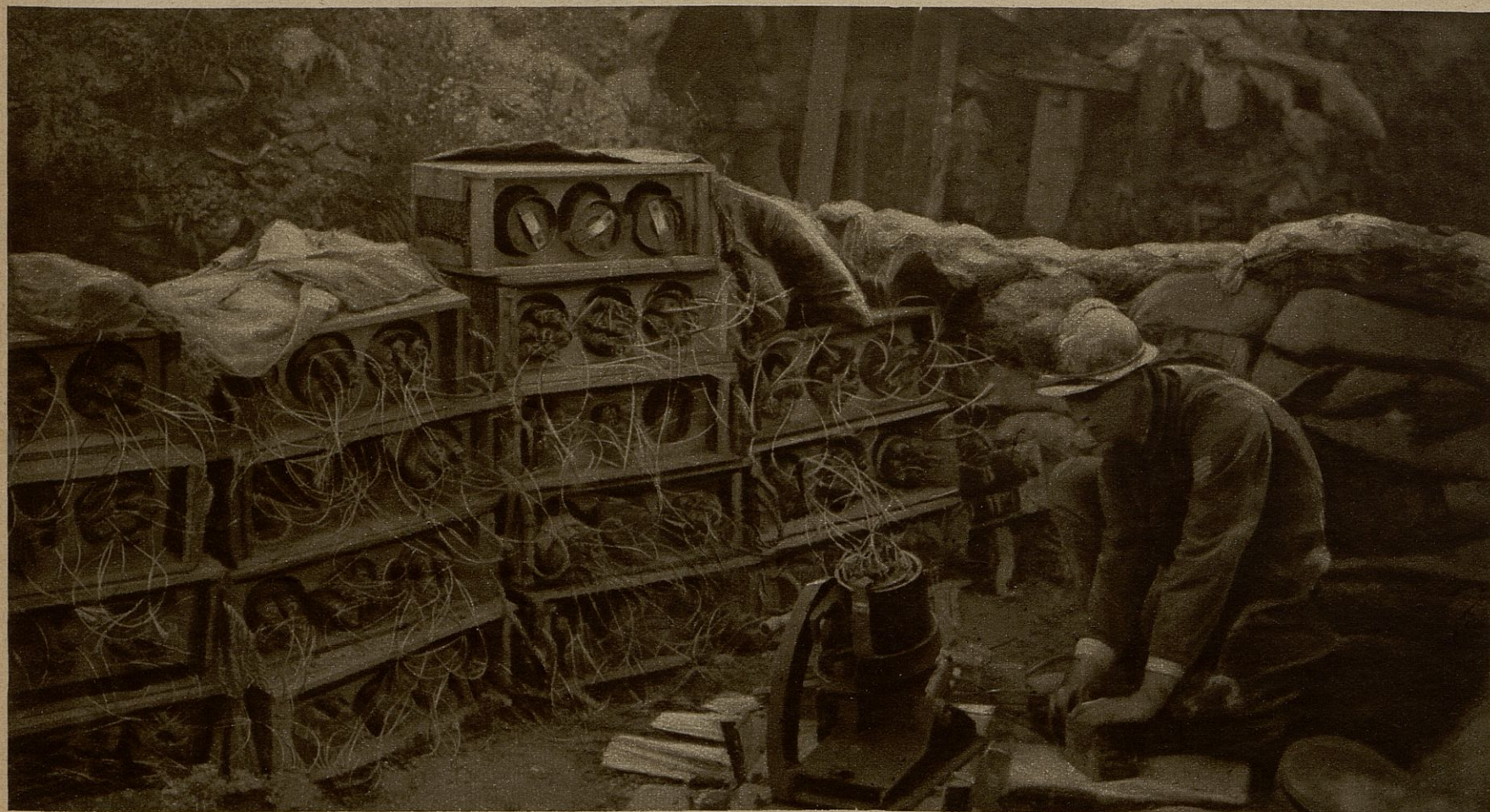


Notre offensive du 23 au 25 octobre au nord de l'Aisne nous a donné des résultats brillants ; outre qu'une étendue assez considérable de territoire a été nettoyée de Boches, nous avons acquis des positions dont la perte rend très périlleuse la situation de l'ennemi dans ce secteur. De nombreux villages, ruinés d'ailleurs, sont englobés dans notre avance. Vaudesson, que représentent ces photographies, est du nombre. A gauche, pendant que nos officiers explorent la localité reconquise, un clairon observe à la jumelle les mouvements d'un avion. A droite, c'est une vue d'ensemble de Vaudesson ; on y comptait avant la guerre 310 habitants, et on y voyait une vieille église qui possédait des fonts baptismaux et un bénitier du 13^e siècle. Celle de Chavignon qui datait elle-même du 12^e au 13^e siècle renfermait des monuments analogues.

L'OFFENSIVE DE L'ARMÉE BELGE



Le secteur belge embrasse un territoire presque impraticable : nos alliés opèrent dans des plaines marécageuses ou inondées, où ils ne peuvent creuser ni tranchées ni abris. C'est pourquoi ils sont forcés d'édifier des murailles en sacs de terre, comme celle-ci. L'inconsistance du sol ne les empêche cependant pas de pousser jusqu'en première ligne les Decauville qui amènent leur ravitaillement.



La progression des troupes franco-britanniques en Belgique a déterminé un ébranlement du front plus au nord, dans le secteur de la brave petite armée belge qui est entrée dans la voie des opérations actives. Le 27 octobre, en liaison avec les Français, les Belges ont enlevé des positions dans la presqu'île de Vyhuizen, ainsi que des prisonniers et du matériel, dont trois minnenwerfer. A cette occasion nous donnons la photographie du nouveau mortier lance-grenades ramées qui leur a servi pour nettoyer les tranchées boches.



VIII

RENCONTRE TRAGIQUE

En pénétrant dans le bureau, Philip Millerson reconnaît aussitôt le grand blessé qu'il avait si mal soigné dans le petit hôpital de Poméranie. Et il comprend tout. Il dit d'un ton sarcastique :

— Je vois que j'ai pris le bon chemin pour rentrer en possession des documents que l'on m'a volés.

— On ne vole pas les espions, riposte Robert Girard d'une voix que la colère fait trembler.

Et dominant sa fureur, il ajoute avec le plus grand calme :

— En faisant échouer vos louches manœuvres, je ne cherche pas à me venger du major Miller. Je mets l'espion Philip Millerson dans l'impossibilité de nuire.

— Excellente intention, déclare Philip Millerson avec ironie. Seulement nous sommes deux de jeu. Moi aussi, j'ai mon rôle à remplir. Rôle de brigand, de traître, d'espion, tout ce que vous voudrez, mais je ne tiens pas moins à m'en acquitter. Et vous n'êtes pas de force à m'en empêcher.

— Je vois en effet, répond tranquillement Robert Girard, que vous n'êtes pas homme à reculer devant une ignominie ou une lâcheté. Mais vous ne me faites pas peur.

Tout en s'exprimant avec le plus grand calme, le lieutenant Girard a retrouvé tout son sang-froid. Ce qu'il cherche maintenant, c'est à gagner du temps et, si possible, à appeler l'attention. Il s'est rassisi devant son bureau, couvrant ainsi de ses deux bras les documents qui se trouvent serrés dans le tiroir, et, d'un mouvement prudent, presque insensible, il cherche à atteindre son revolver qui est posé près d'un paquet de livres.

Mais Philip Millerson, qui guettait tous les gestes de l'aveugle, a vu le revolver et compris le mouvement.

D'un geste rapide il se saisit de l'arme, et, après avoir fait entendre son rire sinistre, il dit sur un ton de commisération :

— Vraiment, vous me croyez trop naïf ! Le premier objet qui m'a frappé, en entrant ici, c'est ce revolver à portée de votre main. Il sera mieux ailleurs. Nous pourrions causer plus tranquillement.

Et il place l'arme sur l'un des rayons de la bibliothèque.

Robert Girard appelle alors Alfred de toutes ses forces, la tête tendue vers la fenêtre ouverte.

Mais déjà l'espion a prestement fermé cette fenêtre en disant :

— Inutile d'appeler. Voulez-vous, oui ou non, me restituer mes documents ?

Le lieutenant Girard ne répond pas. Il se contente de hausser les épaules.

Philip Millerson ajoute, en bousculant les livres :

— Puisque vous y mettez de la mauvaise volonté, je vais chercher moi-même.

Tout en remuant les objets autour de lui, Philip Millerson ne quitte pas des yeux le lieutenant Girard. Il suppose que ce dernier laissera bien échapper un geste nerveux, ou une impression d'inquiétude, s'il s'approche de la cachette où sont serrés les documents.

Robert Girard a la sensation qu'il est épié, que chacun de ses mouvements est guetté. Et, aussitôt, l'idée lui vient de profiter de cette surveillance pour tromper l'adversaire. Il simule la plus cruelle des angoisses en entendant Philip Millerson s'approcher d'un petit secrétaire dont les tiroirs ne renferment qu'une correspondance insignifiante. Et même il se lève à demi, le bras tendu, comme s'il voulait écarter l'indiscret et défendre le petit meuble menacé.

Il n'en faut pas plus à Philip Millerson pour le décider à agir.

— C'est bien, constate-t-il, en se précipitant sur le secrétaire, c'est tout ce que je voulais savoir.

Et il ouvre, force les tiroirs, épargne les lettres et les papiers.

Mais nulle part il ne découvre les documents cherchés. Robert Girard s'est rassisi, impassible et souriant.

C'est que pendant cette scène de pillage, le temps passe.

Philip Millerson n'oublie pas, lui non plus, que les moments deviennent de plus en plus précieux. Après avoir renversé le dernier tiroir du petit secrétaire et n'y avoir rien découvert, il s'écrie, rageur :

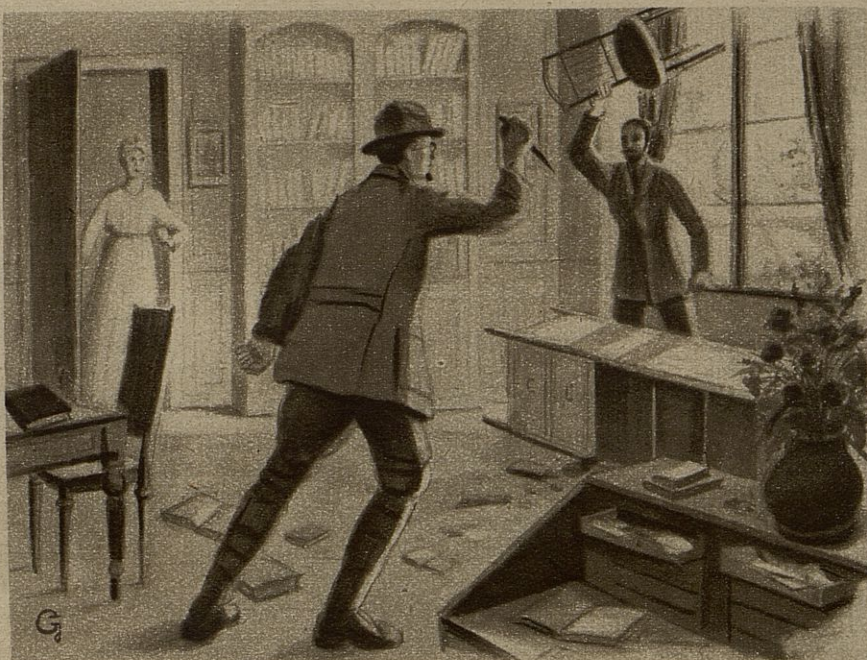
— Maintenant nous allons procéder autrement. Si, dans cinq minutes, vous ne m'avez pas dit où se trouvent les papiers que je cherche, « mes papiers », tant pis pour vous ! Je vous tue froidement, et je n'ai pas besoin de revolver. J'ai ce qu'il faut sur moi.

Et il sort de sa poche un de ces longs couteaux à cran d'arrêt qui sont aussi dangereux que des poignards. Il l'ouvre, et constate d'une voix mauvaise :

— Vous n'avez plus que trois minutes.

Robert Girard a bien entendu le petit bruit sec qu'a fait la lame d'acier en redressant le ressort. Sans doute l'arme dont son adversaire compte se servir est des plus dangereuses. Mais elle exige presque le corps à corps, et qui sait si, dans cette lutte suprême, le lieutenant ne pourra pas s'accrocher à l'espion, le maîtriser, et alors appeler au secours de toutes ses forces.

— Encore une minute ! proclame Philip Millerson en se rapprochant de l'aveugle et en cherchant déjà où le frapper sans courir de risques.



Robert Girard ne l'attend pas.

Marchant résolument jusqu'à l'étagère remplie de vases et de bibelots, dont il connaît bien la place près de la fenêtre, il saisit ce meuble d'une poigne vigoureuse et le jette à terre. Puis, enlevant une chaise qu'il savait là, il porte un coup violent dans un des carreaux qu'il brise, et appelle Alfred d'un grand cri.

Aussitôt après il se glisse contre le mur, de façon à s'y adosser, s'assure que l'étagère renversée est bien devant lui, formant une petite barricade, et, la chaise au poing, prêt à frapper, il attend, l'oreille tendue, pour discerner d'où va venir l'attaque.

Tout ceci a été si vivement exécuté que Philip Millerson n'a pu intervenir à temps pour prévenir l'habile et audacieuse manœuvre de l'aveugle. Sa colère en redouble, et, comprenant surtout qu'il n'y a aucun compromis à espérer avec un adversaire si follement courageux, il est plus que jamais décidé à le supprimer. C'est du reste devenu une nécessité s'il veut gagner le temps de fuir, avec ou sans documents.

— Tant pis ! Tu l'auras voulu ! menace-t-il entre ses dents.

Le buste en avant et la figure méchante, le couteau bien fixé dans sa main crispée, il se met à tourner le plus doucement possible autour du meuble renversé, calculant le geste à faire pour frapper à l'improviste et à coup sûr.

Déjà, la première fois que Robert Girard avait appelé Alfred, sa voix était parvenue jusqu'à Suzanne Barville qui, souriante et rêveuse, continuait sa promenade dans les allées du parc. Sans attacher autrement d'importance à cet appel qui lui était arrivé très faiblement, la jeune fille s'était pourtant rapprochée du pavillon, poussée par une curiosité bien excusable.

Et voilà qu'à nouveau elle entend l'aveugle appeler son vieux serviteur. Mais elle devine, cette fois, dans ce cri qui lui parvient très distinctement, une telle énergie et en même temps une telle angoisse, qu'elle ne peut s'empêcher d'accourir vers le pavillon. Elle a comme le pressentiment d'un malheur, et, sans plus réfléchir, elle s'élance courageusement dans le vestibule. Du reste le bruit d'un meuble renversé et d'objets brisés est arrivé jusqu'à ses oreilles, et elle a l'intuition qu'il se passe un drame à l'intérieur du pavillon. Pas une seconde elle ne songe qu'elle ferait peut-être mieux d'attendre, d'aller chercher du secours. Avec sa généreuse nature, qui la pousse toujours à se dévouer, elle va au plus pressé, elle court vers celui qui appelle, et au-devant du danger.

Elle arrive jusqu'au bureau d'où lui parvient le bruit d'une lutte, et, sans hésiter, ouvre la porte. Elle demeure un instant stupéfaite, et toute tremblante à la vue de la scène qui se déroule devant elle. Adossé à la muraille et brandissant la chaise, qu'il tient d'une main vigoureuse, le lieutenant Girard est sur la défensive. Il apparaît superbe d'énergie et de décision. En face de lui, plié sur les jarrets et le couteau levé, Philip Millerson s'apprête à bondir et à surprendre son adversaire.

En entendant la porte s'ouvrir, Robert Girard s'écrie joyeusement :

— C'est toi, Alfred ?

Ce n'est pas Alfred qui répond.

La voix tout émue de Suzanne Barville interroge anxieusement :

— Qu'y a-t-il ? Que faites-vous ?

Et, s'adressant particulièrement à Philip Millerson, elle lui dit, en joignant les mains :

— De grâce, calmez-vous ! Réfléchissez à ce que vous faites... Pourquoi vous battre ?... Et puis, la lutte n'est pas égale entre vous. C'est insensé !...

— Mademoiselle, je vous en prie, interromp Robert Girard sur un ton d'ardente supplication, fuyez ! Ne restez pas ici.

Philip Millerson, en voyant entrer la jeune fille, n'a pu retenir une exclamation de rage. Mais il s'empresse de parer au plus pressé. Gagnant vivement la porte, il la ferme à double tour et met la clef dans sa poche.

Puis il dit à Suzanne Barville qui reste interdite et toute pâle au milieu du bureau :

— Je regrette, mademoiselle, que le hasard vous aie amenée ici. Mais maintenant que vous y êtes, il faut y rester, tout au moins le temps que nous allons régler notre affaire, monsieur et moi.

— N'ayez pas peur, recommande Robert Girard de sa voix calme et grave, je saurai me défendre.

— Je vous en supplie, M. Millerson, implore la jeune fille, écoutez-moi. Il y a sûrement entre vous deux un malentendu...

— N'insistez pas, mademoiselle, demande le lieutenant Girard avec énergie. Vous avez en face de vous un espion et un lâche. On ne transige pas avec ces gens-là. On les châtie. Et je m'en charge.

— Mais je vais appeler ! s'écrie Suzanne Barville en courant vers la fenêtre.

Philip Millerson prévient le mouvement de la jeune fille. Avant qu'elle n'ait atteint la fenêtre, il la saisit par le bras et la ramène brutalement au milieu du bureau.

— Vous me faites mal ! s'écrie Suzanne Barville en jetant un cri de douleur.

— Misérable ! s'écrie Robert Girard.

Et, sans s'arrêter aux difficultés de son intervention, il s'éloigne du mur auquel il était prudemment adossé, repousse vivement l'étagère renversée qui lui servait de barricade, et, guidé par le cri de Suzanne Barville, il marche résolument vers elle pour la secourir.

Philip Millerson a compris la faute que son adversaire vient de commettre en quittant son refuge et en s'exposant ainsi à ses coups.

Et il pousse un cri de triomphe.

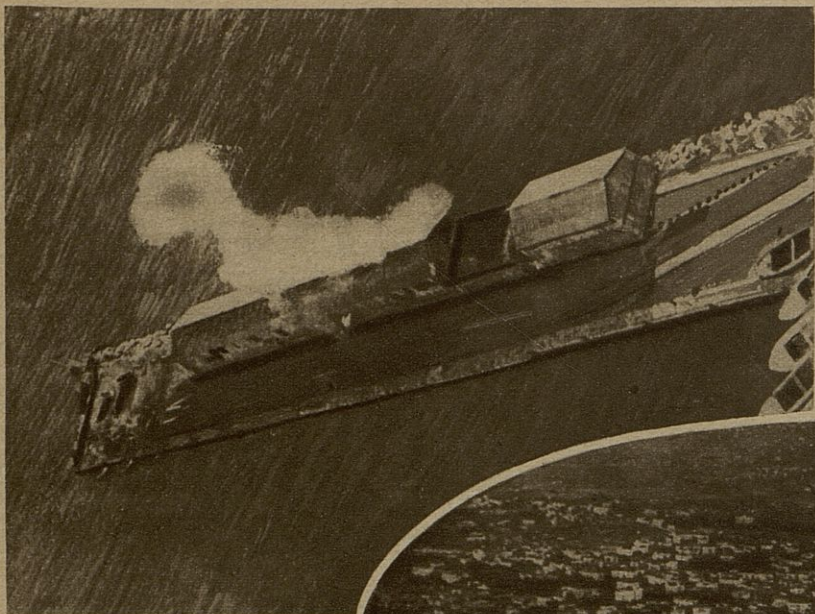
Maintenant qu'il se sent démasqué, et qu'il ne peut plus espérer rattraper ses documents, il n'a qu'un désir, et un désir farouche, celui de frapper à mort, avant de fuir, l'homme qui a ruiné tous ses plans.

Repoussant Suzanne Barville, il se jette de côté afin d'atteindre par surprise l'infortuné lieutenant qui avance toujours.

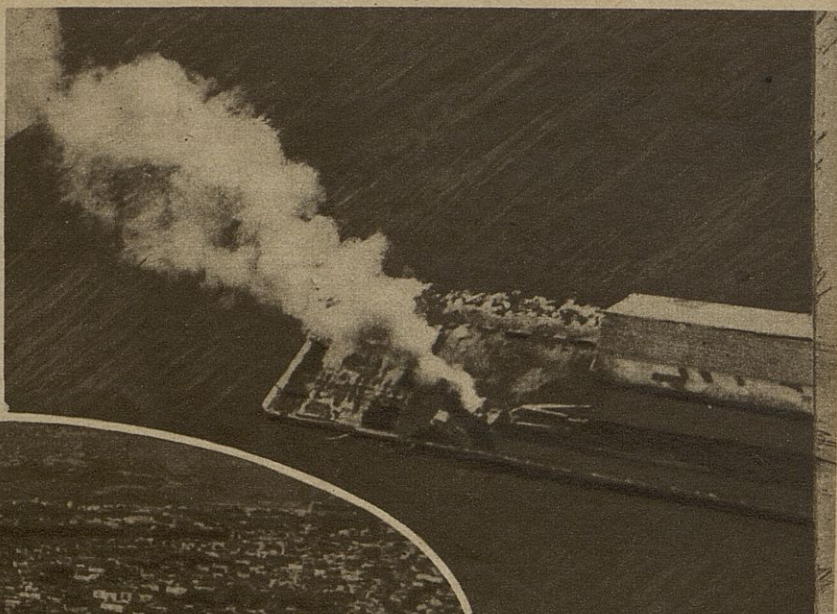
(A suivre.)

Reproduction et traduction interdites. Copyright by Henri Pellier, septembre 1917.

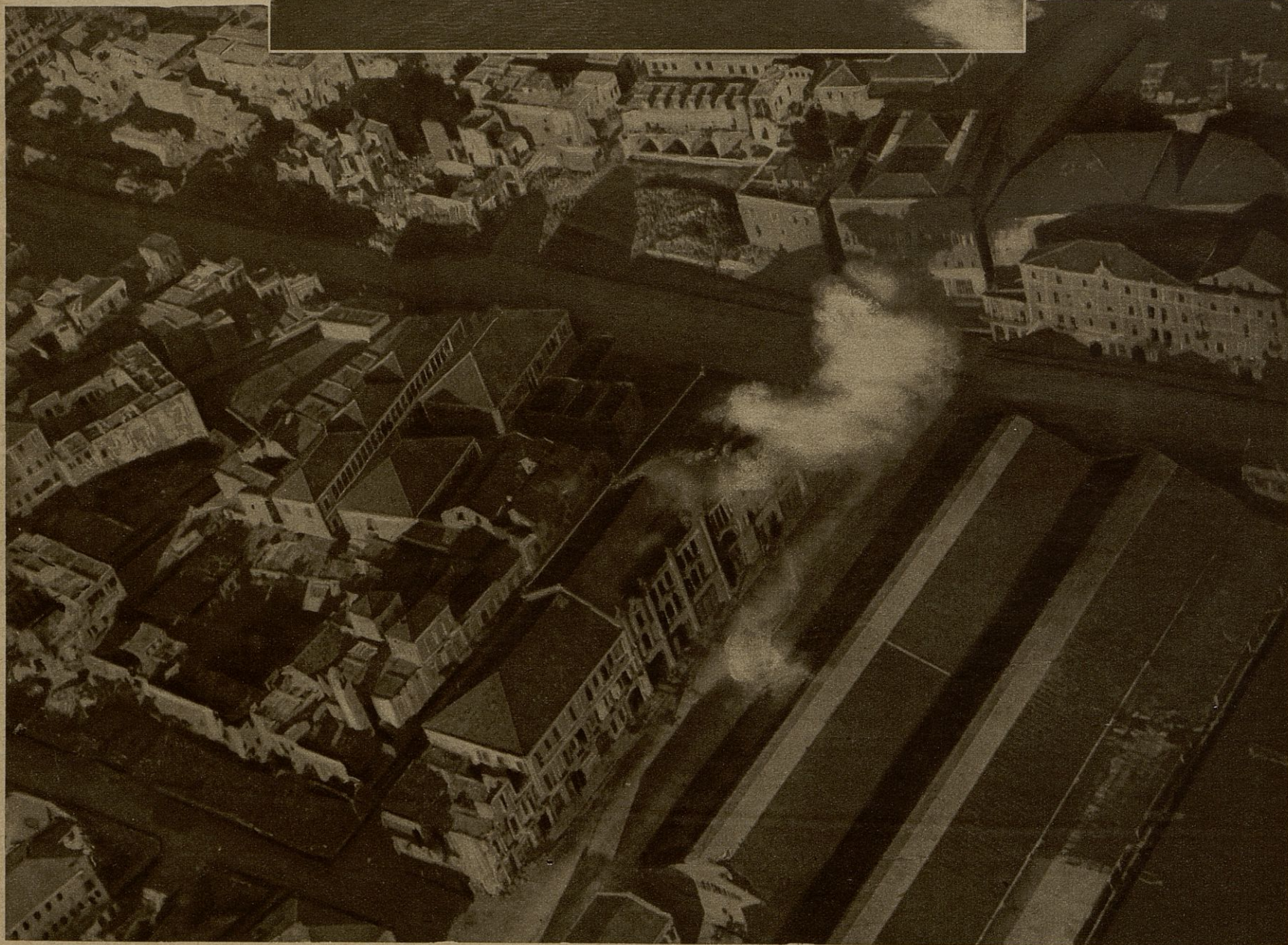
LE BOMBARDEMENT DE BEYROUTH PAR LES ALLIÉS



Les photos ci-dessus montrent les effets du bombardement sur les magasins d'approvisionnement militaires occupant l'extrémité de la jetée : elles attestent la sûreté du tir des aviateurs anglais.

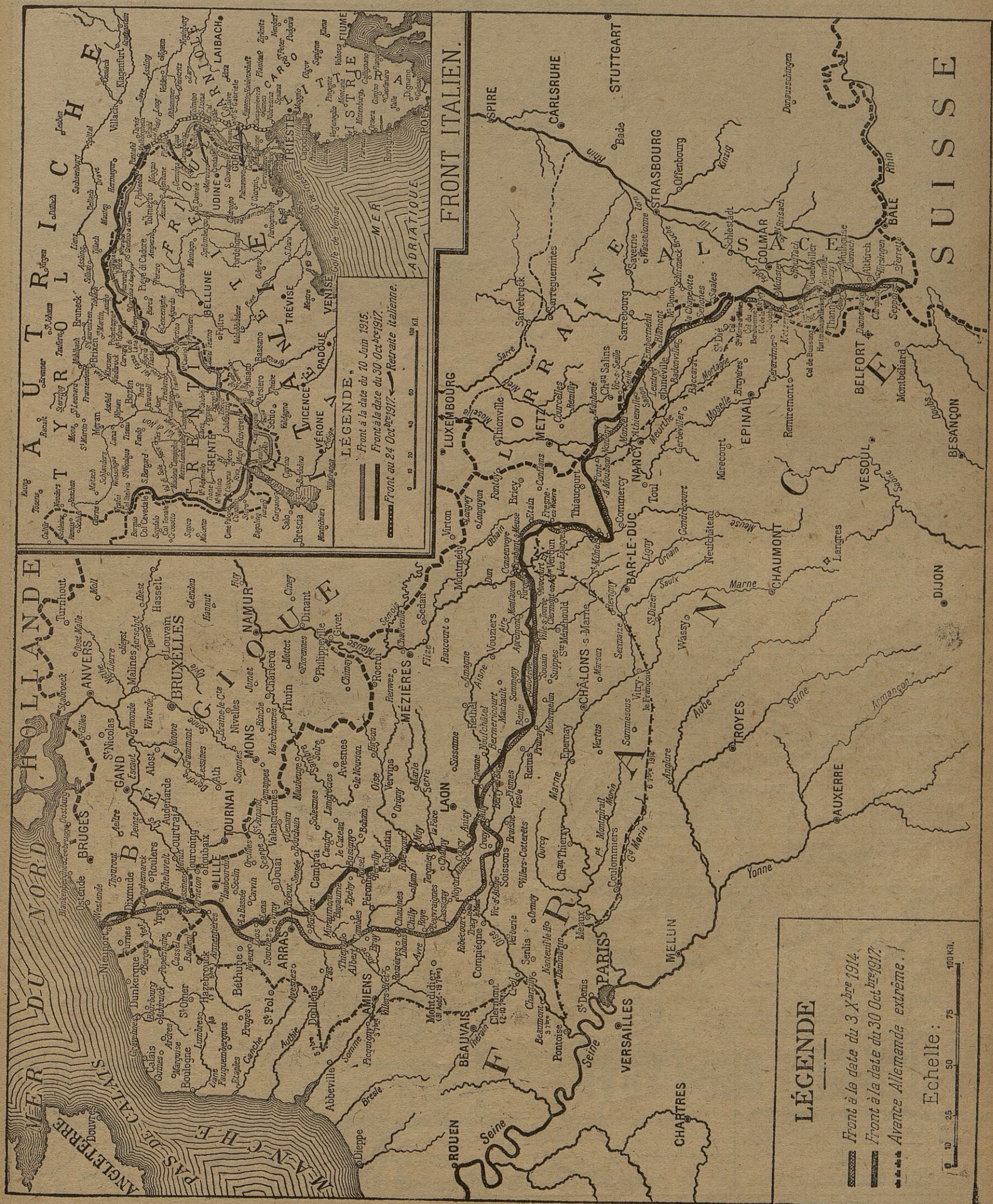


Dans le médaillon ci-contre, c'est une vue d'ensemble de la ville et du port. On voit, au fond, un commencement d'incendie causé dans un dépôt de munitions par la chute d'un obus.



Beyrouth est une des villes d'Orient qui doivent le plus à notre civilisation. Français, Anglais, Américains y rivalisaient de zèle et de sacrifices pour éduquer et instruire la population de la région. On y remarquait une école française de médecine qui a formé les meilleurs praticiens du pays. Mais Beyrouth était aussi un centre d'offensive turque et à ce titre a essuyé le bombardement d'hydravions anglais. Voici une vue de la ville prise par un avion pendant que les obus tombaient sur les établissements militaires, seuls buts visés.

LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917)



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917)



LE FRONT RUSSE (d'après les Communiqués officiels)

LA RUÉE DES AUSTRO-BOCHES VERS LA PLAINE ITALIENNE



A gauche, une vue du mont Rombo où s'est effectué le principal assaut des troupes austro-allemandes contre la 2^e armée italienne. A droite, Gorizia que nos alliés ont dû évacuer. Dans le médaillon, M. Orlando, le nouveau président du conseil des ministres d'Italie.

SUR LE FRONT ORIENTAL

FRONTS RUSSE ET ROUMAIN. — On annonçait, le 25, que dans la région de la chaussée de Pskow et de la rivière Petit-Jayel les Allemands ont reculé d'une vingtaine de verstes leur front, qui ainsi se trouvait sur la ligne Rodespoit-Turkahn (sur le Petit-Jayel). Quelques combats assez vifs se livraient dans ce secteur. D'autre part, l'ennemi avait débarqué quelques forces dans la presqu'île de Werder, sur le littoral de la Baltique ; le 27 il a évacué spontanément le terrain qu'il occupait, mais non sans avoir pillé une métairie dans laquelle se trouvaient rassemblées des provisions. On signale quelques engagements sur le front de terre. Mais la principale menace vient de la mer. La flotte allemande est toujours aussi active dans la Baltique : différents points de la côte ont été bombardés. Le 27 une escadre de dix croiseurs et deux canonnières a bombardé Hainasch, tandis qu'une autre force bombardait Salismunde. Le premier de ces ports est à 95 kilomètres au nord de Riga, sur la côte du golfe ; le second est à environ 100 kilomètres.

Jusqu'à présent les quelques tentatives de débarquement que les Allemands ont tentées sur le littoral russe n'ont pas abouti, sauf celle, plus haut signalée, de la presqu'île de Werder, qui n'a pas eu de lendemain ; il est probable qu'ils s'attendent à une résistance sérieuse : en quoi ils pourraient bien ne pas se tromper. En effet, le Comité central des marins, d'accord avec les états-majors de la marine et de l'armée, a élaboré un vaste plan de défense du golfe de Finlande et de l'accès de Petrograd, prévoyant la coopération des troupes de terre ; les forces provenant de la garnison

d'Osël, les équipages des vaisseaux coulés, et ceux de la flotte de la mer Noire forment une force résolue et bien entraînée, contre laquelle l'ennemi ne se heurtera pas sans qu'il lui en coûte.

Quant à la capitale, si le gouvernement l'a évacuée pour pouvoir travailler avec toute la tranquillité d'esprit que nécessitent les circonstances, elle n'est pas pour cela plus menacée ; tous les Russes, même les plus tièdes, sont d'accord sur le principe de la défense à outrance de Petrograd, et que l'attaque vienne de mer ou de terre, elle se heurtera à la résistance la plus acharnée.

Le front roumain n'a vu aucun changement. On ne paraît être en forme, ni en deçà ni au delà, pour entreprendre des opérations, que d'ailleurs la saison rend déjà presque impossibles. Les Boches profitent de cette accalmie, aussi bien là que sur les lignes russes, pour chercher de nouveau à lier conversation avec les troupes de nos alliés : cette offensive de la persuasion ne leur a déjà que trop donné de résultats encourageants. Mais à présent ceux à qui ils s'adressent font la sourde oreille, et les sirènes de tranchées en sont pour leurs frais.

MACÉDOINE. — A la suite d'un nouveau raid dans la vallée de la Strouma, au sud de Sérès, les troupes britanniques, le 26, ont capturé une soixantaine de prisonniers dont deux officiers et ramené une mitrailleuse. Les Bulgares ont, dans cette affaire, laissé sur le terrain autant d'hommes que les Anglais leur en ont pris. A part cet engagement, on n'a signalé aucune action sérieuse sur le front de Macédoine ; toutefois les lignes restent toujours attentives et une foule de petits faits montrent que les armées en présence sont toujours en éveil. C'est toujours l'artillerie qui a le plus d'occupation : son activité est particulièrement soutenue dans la région du Vardar et dans celle de Monastir.



La place Victor-Emmanuel à Udine, occupée le 29 octobre par les Allemands.

Notre Prime

AGRANDISSEMENT PHOTOGRAPHIQUE

Valeur de **25 francs**, pour **4 fr. 95**

AVIS IMPORTANT : Pour faire bénéficier tous nos lecteurs de cette prime nous continuerons à accepter leurs commandes, accompagnées d'un seul bon-prime de n'importe quelle date, même périmé, jusqu'au 15 Novembre.

VOIR A LA PAGE 3 DE CE NUMÉRO

La liste des Prix

ATTRIBUÉS A NOTRE GRAND CONCOURS CINÉMATOGRAPHIQUE

Avez-vous compris ??

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de **250 francs** au document le plus intéressant.

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 159 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru en bas des pages 8 et 9 et représentant : « Le Zeppelin "L. 49" forcé d'atterrir près de Bourbonne-les-Bains ».

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

La Guerre en Caricatures



— Si la crise des cigarettes dure encore quinze jours... hé ben, mon 'ieux... c'est la faillite !...



— Mon vieux... Ce qu'ils vont être dépayés, les Américains !... Eux qui sont habitués aux gratte-ciel !!!



LE PERMISSIONNAIRE

— Ce que vous êtes pressé, tout de même !... Ça vous a donc paru si long que ça, ces quatre mois ? ..
— M'en parlez pas !... J'avais oublié d'éteindre le gaz !...